

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 21 JANVIER 1899.

No. 205

SOMMAIRE :

L'Instruction publique, *Magister* — A Québec, *Magister* — Une leçon de haut, *Libéral* — Les Doukhobors, *Tristitia* — Ce nouveau journal, *Pater Familias* — Le *Globe* vs *Fielding*, *Rigolo* — Fêtes humaines — Histoire d'une tromperie, *Jean de Bonnefon* — L'abdication de la Volonté, *Maurice Lumoulin* — De Shang-hai à Ceylan, [Suite et fin] *Léon de Tinseau* — Le remplaçant, *François Coppée*.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

C'en est fait. Le gouvernement du Vieux Lion a lâché son ours et le promène d'ans l'enceinte de l'Assemblée Législative pour le faire accepter par la majorité de la députation.

Au point de vue pratique, le bill laisse l'Instruction publique absolument dans le même état qu'elle l'était auparavant. Un moment on a pu croire que le gouvernement libéral de la Province de Québec enlèverait aux évêques la direction de l'éducation. On s'est grandement trompé. Le télégraphe a joué, les députés ont été avertis, le ministère a été menacé, et tout le monde a rentré ses cornes en disant :

“ Pardon, Monseigneur, ou monsieur le curé, (suivant le cas) nous n'avons jamais eu l'intention de vous faire de la peine. C'était une simple frime pour escalader le pouvoir.

Nous ignorons ce que le peuple dira de cela aux prochaines élections, lorsqu'il se sera aperçu qu'il a été indignement trompé par ceux qui lui avaient promis une re-

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

fonte complète des lois d'éducation, mais il pourrait bien arriver qu'il enverrait paître les bonshommes qui ne savent pas ou n'osent pas tenir leurs promesses les plus sacrés

MAGISTER.

A QUEBEC

Nous n'apprenons rien à nos lecteurs en disant que le parti libéral manque de chef à Québec. — M. Marchand seul en doute encore. La députation qui tolère cette "vieille relique" doit comprendre maintenant les dangers de la situation.

Les conséquences d'une direction faible ou nulle se font assez voir depuis l'ouverture de la session.

L'an dernier on obligeait les députés à voter pour la création d'un ministère de l'instruction publique. En donnant ce vote, ils se mettaient à dos tous ceux qui sont opposés à cette réforme tant discutée. Mais en retour ils gagnaient le concours de ceux qui veulent un ministre. Aujourd'hui, sans airs, à propos de je ne sais quoi, au moment où le gouvernement touche à la majorité dans le Conseil on abandonne la position prise, pour présenter une loi anodine.

C'est le véritable moyen de mécontenter tout le monde. Ceux qui sont pour un ministre seront furieux contre le gouvernement; ceux qui sont contre donneront à l'opposition tout le mérite de la défaite du premier bill.

A-t-on jamais vu une politique aussi stupide et incertaine ?

Maintenant nous disons que le nouveau bill est anodin, car entreprendre de distribuer des livres gratuitement aux dépens de la province quand il n'y a pas d'argent dans le coffre, c'est vouloir prendre la lune avec ses dents. Dans le cas de la province de Québec c'est aussi vouloir intervertir l'ordre naturel des choses.

Notre loi décrète que les enfants devront payer une rétribution mensuelle. Or, si les en-

fants sont trop pauvres pour pouvoir payer cette rétribution et ne peuvent aller à l'école, de quelle utilité la distribution gratuite des livres leur sera-t-elle ?

Ce n'est certainement pas pour les enfants des riches que cette distribution est instituée.

Il faudrait donc commencer, comme dans tous les autres pays du monde, par donner l'enseignement gratuit dans les écoles élémentaires.

Les livres gratuits ne viennent que beaucoup plus tard. Avec un bon instituteur à la tête de la classe, le livre n'a qu'une importance bien secondaire.

Mais, pour abolir la rétribution mensuelle, pour pouvoir garder dans l'enseignement les personnes compétentes, il faudrait obliger les municipalités à faire leur devoir, il faudrait prononcer ce terrible mot de taxe — une taxe suffisante et équitable pesant sur chacun selon sa richesse ! Croit-on que M. Marchand aura jamais ce courage ?

Vieux lion n'est pas jeune lion !

Aussi on préfère tourner dans un cercle vicieux, promettre au peuple des cadeaux qu'on n'est plus capable de payer, tout comme le Sultan lorsqu'il veut faire des largesses aux Chrétiens.

Et durant ce temps l'instruction de la jeunesse, de celle des campagnes surtout, reste aux mains de commissaires ignorants, avarés, qui se croient de grands hommes lorsqu'ils ont réussi à réduire le salaire d'une institutrice de cinq dollars pour l'année.

Qui nous donnera un nouveau Lafontaine ? Qui aura le courage de braver les préjugés populaires et de faire le bonheur du peuple malgré lui ?

La loi de 1848 était un pas immense et dans la bonne direction. Il est inutile de chercher une autre route, de s'attarder dans le marais des discussions subtiles. Ce qu'il faut c'est le courage et la force d'aller de l'avant dans la voie déjà tracée.

MAGISTER.

UNE LEÇON DE HAUT

Si l'honorable Wilfrid Laurier se souvient encore de sa fameuse déclaration tant de fois répétée : " Je suis un libéral de l'école anglaise, un disciple de Gladstone " il doit faire une singulière grimace en lisant les discours des chefs libéraux anglais par le temps d'aujourd'hui.

L'autre jour, c'était le chef démissionnaire, Sir William Harcourt, qui donnait une fière leçon à nos ministres en refusant de rester à la tête d'un parti qui se montrait disposé à critiquer sa direction et à abandonner les anciens principes.

Aujourd'hui, c'est une des plus nobles figures du parti libéral anglais, l'ami intime de Gladstone, M. Morley, qui vient mettre les points sur les i. Voici le rapport que le câble nous apporte de son dernier discours à ses électeurs :

J'approuve absolument sir William Vernon Harcourt d'avoir donné sa démission de chef de l'opposition à la chambre des Communes, pour les motifs qu'ils a donnés.

" J'ai moi-même l'intention de me retirer de la participation active et responsable dans les conseils des chefs du parti libéral, quoique je serai toujours prêts à donner mon concours, zélé et empressé, au travail de progrès de toute cause libérale."

M. Morley continue ensuite en critiquant l'esprit dominant du jour : le chauvinisme et l'impérialisme.

Il dénonce cet esprit et affirme qu'il est l'antithèse de tous les enseignements de Gladstone.

Il se croirait infidèle à ces principes s'il se permettait d'aller à la dérive inconsciemment, avec une politique qu'il croit " malfaisante pour notre prospérité matérielle, opposée au caractère national et contraire à la sûreté de l'empire."

Il admet franchement qu'il voit d'un œil pessimiste les difficultés qui menacent le monde entier.

" Je crois, s'écrie-t-il, que nous sommes plus près du commencement que de la fin de ces difficultés."

" Je suis fermement convaincu que l'esprit d'impérialisme qui domine, doit infailliblement engendrer le militarisme ; une dépense gigantesque et tous les jours croissante une augmen-

tation de puissance à l'aristocratie ; des privilèges à certaines classes de la société et enfin, la guerre."

On ne saurait mieux ni plus nettement condamner la politique de notre petit grand gouvernement libéral. Sous l'influence des Chamberlain, des Mulock et des Tarte le parti libéral veut en effet singer non pas les qualités mais les défauts du parti tory. Il abandonne les principes qui faisaient son mérite et sa force pour embrasser une politique d'extravagance, de violence et de corruption, puisque tout cela se résume dans le mot impérialisme. Et M. Laurier voulant être au premier rang quand même se fait plus anglais que les Anglais et plus américains que les Américains selon le cas.

A Londres, il se fait l'avocat d'une politique de sacrifices de la part des colonies pour le bénéfice de l'Empire. A Washington, c'est l'alliance anglo-saxonne qu'il faut pour faire du monde une petite Angleterre, dans laquelle les partisans du "lyuching" donneraient la main aux pieux observateurs du "sabbath."

La chose serait de peu d'importance s'il ne s'agissait que d'un caprice de l'imagination, d'un de ces rêves que l'on caresse sans cesse sans essayer jamais de les réaliser. Mais M. Laurier lui, prend la chose au sérieux. Il a déjà lancé le pays à pleines voiles dans les eaux de l'impérialisme. Quand l'Angleterre refuse de changer sa politique pour favoriser ses colonies au détriment des consommateurs anglais, il oblige le Canada à entreprendre la tâche de rétablir la prospérité parmi les nègres des Indes anglaises. Les Anglais de l'Australasie refusent d'accorder aucune faveur aux produits anglais ; le Canada doit le faire pour la plus grande gloire de l'Empire. Enfin le contribuable canadien devra se cotiser pour combler un déficit de plusieurs centaines de milles dollars dans le département des postes afin de faciliter la correspondance entre les cockneys de Londres et leurs cousins d'Amérique.

Et ce n'est pas la fin du système.

C'est la leçon que nous enseigne M. Morley, quand il dit que l'impérialisme doit entraîner le militarisme avec ses charges écrasantes.

Les charges, on peut en être certains, ne seront pas exclusivement pour l'Angleterre. N'a-t-on pas déjà commencé à parler d'enrôler les Canadiens dans la marine impériale et à discuter le chiffre que le Canada devra contribuer ?

On ne saurait trop répéter que la politique imposée actuellement au parti libéral est une politique néfaste et qui peut avoir les conséquences les plus funestes pour le pays. Que cette politique convienne à M. Tarte, qui est ancien officier dans la Ligne de la Fédération impériale, et qui sans doute ne serait pas fâché de tripoter quelques gros contrats pour des fournitures militaires, ce n'est pas surprenant. Qu'elle convienne au fanatique Mulock, nous le comprenons encore.

Mais elle est contraire à toutes les déclarations passées de M. Laurier. En est-il réduit à dire : " Il faut bien que je les suive puisque je suis leur chef ? "

Cette manière de laisser conduire un parti par sa queue n'a guère réussi à M. Dorion ; et nous doutons fort que M. Laurier soit plus heureux.

Dans tous les cas les avertissements ne lui auront pas manqué.

LIBERAL.

Le czar est allé voir Tolstoï pour lui demander de l'aider dans son projet de désarmement général. Le czar ignore certainement l'existence de notre conciliateur suprême, M. Laurier.

M. Gaston Labat du *Monde Illustré* a vu un curé canadien clouer un de ses paroissiens au " pilori de son indignation. "

Horrible !

Dépassé, le pilori de l'opinion publique !

Le pilori de sa propre indignation est beaucoup plus commode, et, sans doute, moins dispendieux, ce qui est un avantage appréciable quand on appartient à une pauvre communauté.

LES DOUKHOBORS

M. Tarte va trouver une nouvelle raison de complimenter son ami de cœur, M. Sifton, dans l'arrivée de deux mille Doukhobors, braves gens chassés de la Russie par le gouvernement du czar et que l'entrepreneur ministre s'est empressé de recueillir aux frais des contribuables canadiens.

Cette première bande n'est qu'un avant-garde. Avant peu, nous aurons au Nord-Ouest une formidable colonie de ces exilés qui refusaient de se soumettre aux lois de leur pays et qui n'entendent pas mieux respecter celles du Canada.

Ce sera le complément de la colonie de Galiciens dans laquelle il s'est déjà produit plusieurs meurtres et où les rixes sont chose ordinaire.

C'est avec cela que le ministre de l'Intérieur promet d'édifier la grande nationalité canadienne rêvée par M. Tarte, pour figurer dans la future fédération impériale à côté des hordes de l'Inde et des Zoulous de l'Afrique. Cartier, lui, avait tout simplement rêvé de faire du Manitoba une province française ; mais il était bien vieux jeu. Ses successeurs, tout en rendant hommage à ses qualités, sentent le besoin d'avoir des idées plus larges.

Donc, le Nord-Ouest sera peuplé par les nations les plus diverses et offrira tous les types à l'observateur.

Si les Galiciens sont gens belliqueux, c'est tout le contraire pour les Doukhobors, qui ne veulent pas se battre — pas même pour la défense de leur patrie. Leur religion le leur défend.

Ce n'est pas du reste sur ce point seul que la religion des Doukhobors paraît être commode. Sur l'article du mariage aussi

elle est des plus simples. Il suffit que garçon et fille s'entendent pour que le mariage soit un fait accompli. Cinq de ces unions ont été constatées durant la traversée seulement. C'est des plus primitifs, ou très fin-de-siècle, comme l'on voudra ; mais il est certain que la morale va faire d'immenses progrès au Nord-Ouest sous pareille égide.

Ce serait certes une erreur que de chercher à rapatrier les Canadiens quand l'on peut avoir de tels colons.

TRISTITIA.

CE NOUVEAU JOURNAL

Je viens de lire, avec beaucoup d'attention, le deuxième numéro d'une publication lancée dans le public au lendemain du jour de l'an, et intitulée la *Petite Revue*.

La *Minerve*, en annonçant l'apparition de cette feuille, disait que c'était une "pâle imitation du RÉVEIL." Le grand journal conservateur avait raison. Cependant je ne me plains pas de voir surgir aux côtés du vaillant défenseur des droits des laïques contre l'autocratie cléricale, un allié inconnu qui lutte pour les mêmes principes. Mais je demanderais aux rédacteurs inconnus de la *Revue* de découvrir quelques idées neuves, et de ne pas resasser tout ce que le *Canada-Revue* a dit et redit sur les mêmes sujets.

En toute justice, je dois ajouter que, pendant cinq années, le journal interdit par feu M. Fabre, a couvert un espace si considérable qu'il est vraiment difficile au nouveau venu de faire du neuf.

J'espère, toutefois, que la *Petite Revue* vivra la ligne de conduite tracée dans

ses deux premiers numéros et continuera à marcher dans les traces de son prédécesseur, le *Canada-Revue*, au risque de trouver sur son chemin un écueil semblable à celui que le pionniers des "droits du père de famille.

En attendant, je souhaite à la *Petite Revue*, qu'elle soit faite par Pierre ou Jacques, longue vie et prospérité.

PATER FAMILIAS.

Le "Globe" vs Fielding

Il y a quelqu'un au *Globe* qui se souvient encore des principes d'économie que le parti libéral professait avant le 23 juin 1896.

Parlant de la question de supprimer la prime d'importation que la France et l'Allemagne paient sur le sucre de betterave, cet écrivain dit dans un numéro récent :

"Le Parlement Anglais laisse les nations européennes poursuivre leurs fausses théories, tandis que le Breton s'enrichit de leur folie. On laisse les nations européennes augmenter leur exportation de sucre tant qu'elles en ont le moyen ; on les laisse envoyer leur sucre primé en Angleterre qui s'en sert pour entretenir de florissantes industries. De plus ce système a mis le sucre à la portée de bien des pauvres familles anglaises."

L'écrivain du *Globe* trouve la politique anglaise très bonne ; mais, M. Fielding, lui, augmente les droits pour empêcher le consommateur canadien d'acheter le sucre allemand qui est à bon marché et fait un tarif préférentiel pour l'obliger à acheter le sucre de la Jamaïque et des Antilles qui se vend cher.

O Impérialisme, que tu es grand !

RIGOLO.

Parmi les maladies qui pèsent sur l'enfance
La coqueluche joue un rôle capital.

Pour guérir vos enfants de leur dure souffrance.
Employez sans retard notre BAUME RHUMAL.

FETES HUMAINES

Nous reproduisons en entier l'article de la *Vérité* sur la fête des enfants de la *Patrie*. La chose en vaut la peine.

Le lendemain de l'Épiphanie, la *Patrie*, de Montréal, a organisé, à l'édifice appelé *Monument National*, une "Fête des enfants."

D'après le compte-rendu qu'en a publié ce journal, 5000 enfants y ont pris part.

Toujours d'après le même compte-rendu, la fête a été présidée par l'honorable Horace Archambault, procureur général de la province.

M. Archambault a prononcé un petit discours. Il a dit, entre autres choses, que "l'amour du prochain, l'amour de ses semblables, est un des plus beaux sentiments que le christianisme ait implantés dans le cœur humain."

C'est à peu près la seule parole chrétienne qui ait été prononcée au cours de la fête.

L'hon. M. Robidoux a aussi pris la parole. Il a dit :

Une des plus belles paroles que je connaisse, c'est : Laissez venir à moi les petits enfants. Aujourd'hui, les petits enfants sont venus à une fête que l'on peut appeler une fête de famille. L'idée qui a inspiré MM. Tarte à organiser cette fête, est digne des plus grands éloges. La destinée a voulu que dans la société tous ne fussent pas au même degré de l'échelle, mais MM. Tarte, dans leur pensée, veulent que tous les enfants, à quelque classe qu'ils appartiennent, aient une place égale dans cette réunion. C'est ici la fête des propriétaires de la *Patrie*. On pourrait peut-être dire, sans trop d'exagération, que c'est la fête de la patrie, Fêter, honorer, choyer l'enfance, c'est fêter, honorer et choyer l'espérance de la patrie."

On dirait que M. Robidoux a craint de nommer Celui qui a prononcé ces paroles : "Laissez venir à moi les petits enfants." Il a bien nommé MM. Tarte, organisateurs de la fête. Il a parlé de la *destinée*. Mais le nom du divin Sauveur n'est pas venu sur ses lèvres !

Un vénérable et pieux missionnaire, qui se trouvait à la fête, a aussi pris la parole. Lui, au

moins, dira à ces enfants quelque chose touchant Notre Seigneur Jésus-Christ. Au lendemain de l'Épiphanie, fête par excellence des missionnaires, il trouvera quelques accents émus, et à la portée de ces jeunes intelligences, pour célébrer les bienfaits de la religion apportée au monde par Jésus-Christ. Lui, au moins, prononcera le nom adorable du Sauveur.

Selon le compte rendu de la *Patrie*, voici ce qu'il a dit :

"Comme les orateurs qui ont parlé avant moi, je ne dirai pas : "Mesdames et Messieurs," mais simplement "Mes enfants." C'est la fête des enfants, et non celle des dames et des messieurs, qui ne sont venus que pour accompagner les plus petits. Vieux prêtre et missionnaire, c'est cependant une manifestation, pour moi, que tout ce que je vois. Hier, l'Église célébrait la fête de l'Épiphanie. Vous ne savez pas ou du moins beaucoup d'entre vous ne savent pas que le mot épiphanie signifie manifestation. C'est donc une grande manifestation qui a lieu ici au lendemain de la fête religieuse.

"Je suis enchanté de ce que je vois. Je comprends que la ville de Montréal a encore un grand nombre d'enfants, et que le patriotisme est loin de s'éteindre, puisque ces masses d'enfants prendront nos places plus tard.

"Mes enfants, vous ne comprenez probablement pas tout ce que cette fête a de beau pour vous. Vous le comprendrez plus tard.

Soyez donc reconnaissants. Comme vieux missionnaire, je prends part à votre joie. Je suis heureux de voir mes enfants favorisés comme vous l'êtes par les gens si patriotes qui vous donnent aujourd'hui cette fête. Quelle vous soit donc agréable, et qu'elle excite en vous la reconnaissance.

Et vous Mesdames et Messieurs — cette fois je dis : Mesdames et Messieurs — je vous remercie d'avoir bien voulu vous unir à cette fête préparée pour vos enfants"

Et c'est tout !

Un prestidigitateur a fait ensuite des tours de passe-passe.

Puis "on a représenté une charmante scène où figurait Santa Claus qui arrivait par la cheminée — son chemin ordinaire, et venait faire des cadeaux à un enfant endormi dans son lit blanc sous un toit couvert de neige.

Le mot *Santa Claus* est une corruption saxonne ou scandinave du nom de Saint Nicolas ; mais le personnage que ce nom représente aujourd'hui n'a plus rien de saint. C'est un gros bonhomme grotesque qui a perdu toute poésie, s'il en avait jadis, tout cachet chrétien. Et ce personnage légendaire et burlesque n'a pas même le mérite d'appartenir à la tradition française. C'est une création des peuples germaniques.

Après l'apothéose de Santa Claus, que la *Patrie* appelle aussi le "bonhomme Noël," il y a eu distribution de jouets et de bonbons.

Et la "Fête des enfants" se termina ainsi.

La *Patrie* nous affirme que ce fut une "manifestation de bienfaisance fraternelle et de charité chrétienne."

Un prêtre nous écrit pour demander ce que nous pensons de cette fête.

Nous pensons que c'était une fête purement humaine, inspirée par la philanthropie et l'amour de la réclame. Il nous est impossible d'y voir la moindre idée surnaturelle, le plus insignifiant vestige de charité chrétienne, quoi qu'en dise le journal qui a organisé cette démonstration.

La présence d'un prêtre n'a fait qu'accentuer l'absence de Jésus-Christ.

Il est vrai qu'on a cité des paroles de Notre Seigneur, mais on n'a pas osé dire que c'était Lui qui les avait prononcées !

Il est vrai que ces mêmes paroles figuraient parmi les inscriptions qui ornaient la salle. Mais rien n'indiquait leur origine. Et, d'ailleurs, elles étaient mêlées à d'autres inscriptions absolument profanes, comme celles-ci : "La *Patrie* a pensé à vous" — "La maison E. Lepage et Cie ne vous a pas oubliés." "Bienvenue aux petits invités de la *Patrie*."

La fête de la philanthropie, peut-être ; la fête de la réclame, certainement ; mais la fête de la "charité chrétienne," non, mille fois non.

* * *

Le prêtre qui nous a demandé notre opinion

sur cette fête, nous fait connaître en même temps la sienne. Elle n'est pas flatteuse, mais il serait téméraire d'en nier la justice.

"S'il n'y a pas de la franc-maçonnerie là dedans je serais bien surpris.... *Fête du travail, fête des arbres, fête de Santa Claus*, tout cela remplace l'idée religieuse dans l'esprit du peuple. C'est par des réclames de cette espèce qu'on enrégimente les foules et qu'on les accapare. Il peut se faire que tous ceux qui ont organisé la fête de Santa Claus ne soient pas malintentionnés — c'est probable même ; — mais au fond il doit y avoir une main cachée qui mène tout cela à son but. Le résultat moral de telles fêtes, est bien pauvre ; ou plutôt il est très funeste. Dans ces fêtes mondaines aux petits enfants on ne fait que monter ces petites têtes. L'automne dernier une compagnie de tramway a organisé une fête de ce genre a Pendant toute une journée, petits garçons et petites filles ont paradé ensemble. La mode de ces démonstrations va s'établir ici, comme en France. C'est ce qu'on appellera de l'*éducation pratique*. Nos sociétés fin-de-siècle sont avides de fêtes ; il leur en font à toutes les sauces. C'est à qui inventera un amusement nouveau. Au lieu de former une jeunesse sobre d'amusement, on lui en fournit à gogo pour la rendre plus légère et plus ennemie du travail. C'est ainsi qu'on a établi dans La Franc-maçonnerie crie qu'il faut s'emparer de la jeunesse pour la pervertir. Nous en prenons bien le chemin."

* * *

Si quelqu'un trouve que notre correspondant exagère le danger et qu'il a tort de voir dans ces fêtes purement humaines qu'on travaille à substituer aux fêtes de l'Église, la main de la franc-maçonnerie, nous l'engageons à lire et à méditer ce qui suit. C'est une décision prise par la loge *Diderot* (Obéissance de la Grande Loge symbolique Ecossaise de France) dans sa tenue solennelle du 25 novembre dernier. Nous trouvons ce document instructif dans la *France chrétienne*, livraison de décembre, page 401 :

“ Considérant,

“ 1^o Que l'action maç. . . est pour ainsi dire nulle dans le mode prof. . . en comparaison de la grande activité déployée par nos ennemis, les cléricaux ;

“ 2^o Qu'au nombre des moyens employés par la faction jésuitique figurent au premier rang les grandes solennités religieuses, qui, dans des édifices *ad hoc*, avec une mise en scène appropriée, contribuent pour une large part au maintien du fanatisme dans l'esprit de la masse populaire ;

“ La L. . . Diderot décide d'opposer aux réjouissances cléricales des Fêtes à la Gloire de l'Humanité.

“ Dans ce but, elle a nommé une commission ayant pour mandat d'organiser une Ten. . . bl. . . le 25 décembre prochain, jour de la Noël, l'après-midi, au Salon des Familles, avec le concours de notre T. . . C. . . F. . . Victor Charbonnel, homme de lettres, *prêtre démissionnaire* membre de la Resp. . . L. . . les *Rénovateurs de Cléchy*, qui fera une conférence sur la “ Noël humaine.”

“ A cette occasion, la L. . . Diderot fait un chaleureux appel aux LL. . . SS. . ., leur conseil de suivre son exemple, en organisant des Fêtes glorifiant l'humanité, aussi souvent que possible, en y conviant le plus grand nombre de prof. . ., car à son sens, cette tactique paraît pouvoir être opposée avec succès à la propagande.” — *La commission d'organisation.*

Enfin, voici une phrase de la *Lanterne* — citée par l'*Univers* du 28 décembre — au sujet de la conférence du malheureux prêtre détroqué Charbonnel, sur la *Noël humaine* :

“ De la partie historique de son magistral discours, dans laquelle il a exposé que la fête de Noël n'était point une institution chrétienne, mais le prolongement des fêtes de l'antiquité païenne voulant célébrer les “ mystères de la nature, il n'y a rien à dire.”

Il y a ceci à dire. C'est que la *Noël humaine* de l'ex-abbé Charbonnel, le *Santa Claus* grotesque et le Bonhomme Noël de la *Patrie* nous semblent être de bien proches parents.

Ah ! pour l'amour de Dieu, revenons donc à nos belles fêtes chrétiennes et à nos traditions françaises du bon vieux temps ! — *La Vérité.*

Le “Gleaner” et M. Fielding

Voici ce que le *Huntingdon Gleaner* dit du fameux surplus de M. Fielding :

“ Il prétend avoir un surplus, mais il n'y arrive qu'en faisant usage du vieux jeu de passe-passe entre la dépense imputable au fond consolidé et celle portée au compte du capital.

Son prétendu surplus de \$1,722,000 n'est qu'une fiction, et ne résulte que d'une manipulation dans la tenue des livres.

Les vrais chiffres sont :

Revenu pour l'année finissant en	
juin 1898.....	\$40,555,000
Dépenses pour la même année.....	\$42,972,000

Déficit.....	\$82,417,000
--------------	--------------

Le revenu, pour ces douze mois, a été le plus considérable que le Dominion ait jamais connu ; malgré cela les dépenses ont dépassé ce revenu de DEUX MILLIONS ET DEMI.

Avec quatre millions de plus à dépenser, qu'en 1896, cet état de chose est décourageant.”

Le *Huntingdon Gleaner* se fera sans doute traiter de “ tory déguisé ” par M. Laurier et ses organes serviles mais le chef libéral a pu constater, lors de son dernier passage à Montréal, que ce journal exprime les sentiments des libéraux les plus influents de la région.

OBSERVATEUR.

Le bill de l'Instruction Publique pourvoit à la distribution gratuite des livres d'école, paraît-il. Il est fort possible que Mgr Emard, l'évêque de Valleyfield demande à un député quelconque d'interpeller le ministre à ce sujet. Si notre mémoire ne nous fait pas défaut, ce monsieur demandait à une assemblée du Conseil de l'Instruction Publique comment les bonnes sœurs et les chers frères pourraient soutenir leurs admirables institutions, s'ils n'avaient pas la vente des livres à leur bénéfice exclusif. Les chiffres publiés dans le REVEIL il y a déjà quelques années ont démontré que le profit sur ce genre d'industrie est de plus de cent pour cent.

Extraits de la correspondance parlementaire de la *Presse* :

Il y a eu ce matin caucus ministériel, et bien que les députés soient d'une réticence absolue, il est parfaitement connu qu'il n'a pas eu cette harmonie qui est l'apanage des familles heureuses.

Le couloir a retenti à certains instants de vociférations puissantes et des gémissements des tables sur lesquelles les orateurs appuyaient leurs arguments de coups de poing convaincants.

La rumeur vent que M. Bickordike, qui n'a pas la douceur de l'agneau, se soit exprimé sur l'impuissance ministérielle et contre le manque de nerf que dénote la défiguration du bill d'éducation. L'opinion générale parmi les Anglais et parmi certains libéraux est que c'est une sottise de présenter un bill aussi volumineux pour si peu de chose. Si c'était une refonte, disent-ils, il fallait le présenter comme tel, mais faire circuler un si volumineux document pour si peu, c'est se rendre ridicule. Quelques amendements à la loi scolaire eussent fait l'affaire. En somme, le bill ne contente personne.

Pour le gouvernement des âmes, ce pape n'est plus qu'un glorieux et vain pseudonyme. La bande italo-germanique, dont l'éminent Rampolla est le chef, exploite l'Église de Dieu comme un fond de commerce et il serait criminel celui qui oserait reprocher aujourd'hui au pape des actes que sa main tremblante signe et contresigne sans que les yeux et la tête soient complices de cette signature.

Le secrétaire d'Etat, pourvu d'ailleurs d'une conscience, continue de son mieux le règne épuisé et joue seul le rôle que Léon XIII a abandonné, afin de se préparer à la mort.

Pour les affaires d'Orient le vénérable Silicien a trouvé un complice polonais en la personne de l'éminent Ledochowski et la note parue dans l'*Osservatore romano* est le dernier mot d'une comédie dont la France fut la dupe, comédie où l'archevêque de Reims joua le Dandin, triste sort pour un veillard dont les fards ont ranci avec l'esprit et dont la subtilité comme les cosmétiques semble sans effet.

Langénieux, l'Ingéuieux, disait-on autrefois de l'ancien curé de Saint-Augustin, devenu prince de l'Église ! Langénieux, héritier du billet de la Châtre, dira-t-on désormais du malheureux cardinal, qui reçut la lettre pontificale sur le protectorat d'Orient. Et pourtant, l'archevêque de Reims fut un bon Français, délicatement mêlé aux affaires de son temps, habile à discerner la vérité naturelle du mensonge romain. Il fut le confesseur du 16 mai : mais il devint le conseiller de la République. Il prit part à des concerts d'intransigeance, mais il sut aussi se mêler à des quatuors diplomatiques où il joua un rôle digne de l'esprit que le monde religieux inscrivait à son crédit. Aujourd'hui, le crédit semble épuisé et l'*Osservatore romano* a fermé le compte par ces mots :

Nous croyons interpréter le vif désir de tous ceux qui servent l'Église et la Papauté, en faisant des vœux afin que se terminent les controverses des journaux des divers pays, concernant le protectorat des catholiques en Orient.

Histoire d'une tromperie

Le nonce Czaski, de nocturne mémoire, avait usé la vie par tous les bouts avant d'en jeter le débris ataxique dans les bras de Dieu. Il avait fait la joie laïque des filles du second empire à Paris, avant d'y revenir prélat, nonce, politicien d'Église pour le grand amusement de Gambetta.

Même sous la pourpre, qui lui servit de lin-cœur, il avait gardé les airs et les mots d'un viveur lassé :

— Je ne suis entré dans les Ordres, disait-il qu'après avoir atteint l'âge heureux de l'impuissance.

Léon XIII, qui fit de Czaski un cardinal, semble être parvenu à l'âge heureux de l'irresponsabilité. Les années se rangent en étoile autour de ce front pour lui faire auréole et la figure presque banale de l'ancien évêque de Pérouse menace de devenir anguste. Léon XIII est sa propre statue, le bronze de son règne. Il survit à sa force dans l'immobilité hiétatique de sa faiblesse.

Ces polémiques n'ont pas de sérieux motifs d'exister et elles fournissent, sans le vouloir, un prétexte à la presse sectaire, ennemie du Saint-Siège, pour troubler la concorde de la chrétienté

Dans ce communiqué de la Curie publié par le journal pontifical et reproduit par tous les journaux catholiques, qui ne reconnaît la phrase claire, la majestueuse précision, la netteté, la loyauté, enfin toutes les vertus qui, de leur moisson, forment le cardinal Rampolla. Le style et la pensée sont les mêmes que dans les circulaires confidentielles aux évêques de France. Pour ne pas comprendre il faut être atteint de cécité intellectuelle ou frappé de paralysie devant l'obstacle.

L'empereur d'Allemagne a désiré, pour lui et ses associés de la Triple-Alliance, la ruine du protectorat français en Orient. Guillaume II a craint l'alliance de la France catholique et de la Russie orthodoxe contre les moines italiens et les pasteurs protestants.

La Curie romaine a compris ; elle a voulu soutenir les intérêts de Lutiner et de l'Italie excommuniée contre la France. Mais il a fallu ne pas être brusque et Rampolla a pris le tournant de fort loin. Le voyage triomphal de Guillaume II a été préparé par Mgr Piavi, Italien représentant du pape à Jerusalem. Les catholiques de toutes peruques et de tous poils se sont jetés aux genoux du Kaiser au premier signal des moines romains et Guillaume a déclaré qu'en attendant mieux il protégeait en Orient les catholiques de langue germanique.

Le Vatican avait préparé ce coup de théâtre par la lettre du cardinal Langieux. Cette lettre, écrite avant le voyage de Guillaume II, daignait reconnaître les droits séculaires de la France, mais ne pouvait être une réponse au Kaiser qui n'avait pas encore parlé. Cette petite satisfaction illégale était suffisante pour endormir les inquiétudes des bons Français et permettait de travailler secrètement au triomphe personnel de Guillaume II.

Le directeur des cultes, qui sait le Concordat, l'aime et le respecte, osa bien faire remarquer

que la lettre du pape était illégale. Mais on le pria de se taire et de ne pas se mêler de ce qui ne le regardait. Il y a certes dans le Concordat un article qui interdit au pape de communiquer par bulles, lettres, brefs, etc., avec les évêques ou archevêques, sans l'autorisation du gouvernement. Si les intentions de Léon XIII (ou de son représentant) étaient loyales il pouvait charger le nonce à Paris de transmettre au ministre des affaires étrangères une note publique. Mais tout ce protocole avec un pontife ami de la France, assisté d'un secrétaire d'Etat amoureux de la République.

Pour peu que le gouvernement de M. Brisson aurait remercié de la lettre... qui ne lui était pas adressée.

Le succès de l'empereur bien préparé en Orient par les agents ecclésiastiques du pape fut si grand et si rapide que le souverain abrégé la corvée. Il était venu, il avait vu, il avait vaincu.

Aujourd'hui, malgré toutes les lettres, toutes les traditions, tous les droits, le protectorat français n'est plus qu'un souvenir. Les pouilleux d'Italie, les catholiques d'Allemagne et d'Angleterre, les moines de partout savent qu'ils ont l'appui de Guillaume II et se moquent de la France au moins autant que le Vatican s'est moqué du cardinal Langieux.

Quelques journaux courageux osent élever la voix catholique et en appeler au pape. Alors, le cardinal Rampolla dicte la note circulaire :

— "Silence à la petite classe de France ! Vous n'avez plus le droit que de donner de l'argent à Rome et d'envoyer les martyrs en Orient. Même s'ils sont français, on oubliera de les béatifier.

Et le gouvernement ne peut pas protester contre la nouvelle note du cardinal Rampolla. On lui répondrait de Rome où l'on sait la tradition et on lui dirait :

— Vous n'avez pas réclamé quand nous avons écrit une lettre anti-concordataire à un de vos cardinaux. De quel droit protestez-vous contre une note de journal ?

C'est ainsi que le gouvernement de la République finit par ressembler à un vieux garçon

qui permet à un étranger d'être tout dans la maison et d'y faire tout.

Et pour terminer par une comparaison plus digne du noble personnage qui est secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, le cardinal Rampolla ressemble à Louis-Philippe, mettant la main sur son cœur, et à Léopold, prenant ses enfants dans ses bras pour jurer sur leur tête.

Main sur le cœur, enfants sur les bras, lettres à Langénieux, tout cela ce sont tromperies et duperies.

Quant à Léon XIII, il est digne de vénération. C'est un aimable et beau rêveur, vierge de toute politique. Il n'a jamais pensé qu'à gagner le ciel, par une échelle de vers latins.

JEAN DE BONNEFON.

L'Abdication de la Volonté

Plus que la manifestation du 22 décembre dernier à la Chambre française, le discours de M. de Mun au Congrès de la Jeunesse Catholique, tenu à Bazançon, nous fait connaître les tendances et le but du parti catholique actuel.

D'après le *Gaulois*, qui publie le récit d'un correspondant particulier, M. de Mun, aux applaudissements de tous les congressistes, aurait dit :

“ Il faut avoir une doctrine précise, complète ; et non pas seulement une doctrine religieuse, mais une doctrine sociale.

“ Actuellement, la société souffre d'un mal engendré par le principe même de la Révolution.

“ Le principe de la Révolution s'appelle le rationalisme, père du scepticisme. Et quant à sa doctrine sociale, elle n'est autre que l'individualisme, qui découle logiquement de ce principe.

“ C'est à l'individualisme, c'est-à-dire à l'égoïsme, que la jeunesse catholique doit s'appliquer.

“ Donc, combattons l'individualisme, issu du principe révolutionnaire. ”

Ce sont là des paroles très graves.

Non pas que la déclaration de guerre aux principes révolutionnaires soit faite pour nous rendre peureux, ni que le parti de “ la Jeunesse

Catholique ” soit de ceux devant qui un gouvernement doit trembler.

Mais je suis effrayé de la doctrine et de ses conséquences.

Depuis longtemps, hommes de tous les partis, Français de toutes les opinions, nous efforçons à galvaniser ce grand corps qui est la France, qui languit, se dessèche et s'atrophie sous des chaînes qu'elle s'est données : en art, en littérature, dans le commerce, dans l'industrie, nous prêchons le principe actif de l'initiative, de la volonté personnelle ; tous, littérateurs, journalistes, députés, commerçants, nous nous sommes mis à l'œuvre et nous avons fait entendre ce grand cri au son duquel bien des intelligences se sont réveillées.

Et voici qu'un homme considérable par la situation qu'il occupe dans son parti, comme par le talent de sa parole, vient dire à des jeunes gens : “ Rentrez dans le rang, abolissez votre volonté, votre initiative, faites taire votre raison. Toutes ces qualités dont vous vous enorgueillez sont des dons de l'enfer. *Vade retro* : croyez et obéissez. ”

Oh ! doctrine de mort, funestes conseils, qui n'ont que trop de chance d'être écoutés. On nous convie au nom du Dieu qui se fit homme pour agir, au nom de celui qui a proclamé “ Aide-toi, le ciel t'aidera, ” à nous anéantir dans je sais quel nirvana bouddhique, à nous en fermer dans un fanatisme gros de toutes les déchéances, on déclare la guerre à l'individualisme et l'on voudrait faire du monde une vaste congrégation qui obéirait à des chefs qui, eux — par une étrange inconséquence — conserveraient leur volonté.

Ce ne serait plus le peuple, ce ne serait plus la nation, ce serait le troupeau, et ce troupeau suppose le berger, voire le chien aux crocs aigus.

Si dans la jeunesse, si catholique, si croyante qu'elle soit, il reste encore autre chose que le désir de jouir et de se débarrasser, pour atteindre cette jouissance, de toute action troublante ; s'il reste dans son âme quelque étincelle du feu sacré qui la rend sacrée, qu'elle repousse de pareilles

théories, qu'elle dédaigne de semblables conseils, qu'elle rejette le linceul dont on veut la couvrir pour ressusciter virile et forte.

Et je parle bien détaché, en ce moment, de choses de la politique et de celles de la religion.

Que les jeunes gens soient d'un parti, c'est leur droit et leur devoir, qu'ils croient aussi fermement, aussi étroitement qu'ils le voudront, mais, qu'ils fassent la part du ciel et celle de la terre.

Nous ne sommes pas nés pour être des moines, ni des fakirs, ni des ermites : nous sommes nés pour être des hommes, des êtres pensants, des êtres agissants.

Donnez à la religion la part de votre vie et de votre intelligence que vous croyez devoir lui donner : " allez à la messe, prenez de l'eau bénite, " mais pour Dieu " ne vous abêtissez pas. "

L'individualisme n'est pas l'égoïsme, pas plus que la religion, car Dieu, dans aucun dogme, ne commit ce monstrueux abus de pouvoir, de vouloir être seul ; soyez vous-mêmes, et laissez les moutons à l'auvergne.

Quant à la Révolution française, dont on vous dit tant de mal, là encore pratiquons cet individualisme qu'on veut détruire en nous ; apprenons à la connaître, nous la jugerons mieux et ne l'en aimerons que davantage, car elle n'est incompatible avec aucun des grands principes directeurs de l'humanité : elle les résume tous.

MAURICE DUMOULIN.

Un titre de la *Minerve* : " Un vieillard se pend et se tue on tombant. "

UN CONCERT DE LOUANGES

S'élève chaque jour de toutes les parties du monde où le BAUME RHUMAL a pénétré, pour chanter ses mérites et ses bienfaits.

8

DE SHANG-HAI A CEYLAN

Suite et fin.

Soirée féérique ! La lune aussi est absente, mais les étoiles du zénith équatorial en profitent pour verser leur lumière blanche à profusion. La voie lactée semble une longue traînée de poussière de diamants tombés du char d'une déesse, courant, trop rapide, à travers une plaine de saphir pâle. Sur le ciel amoureux éclairé, des feuillages inconnus découpent leur arabesques, au-dessus des allées de sable jalonnées de lanternes japonaises. Tout au sommet du Parc, les musiciens, formés en rond, jettent dans la nuit leur mélodie molle et lassée. Autour d'eux, les voitures immobiles se rejoignent en un grand cercle noir, sur lequel se détachent les toilettes claires des femmes penchées au dehors, pour causer avec des ombres masculines debout près des roues. On parle bas. De quoi peut-on parler au sein de cette nuit tiède, dans cette atmosphère de parfums tombés des fleurs invisibles ? . . . Et comment tous ces gens-là auront-ils le courage de se coucher ?

Courage déjà difficile pour moi, qui n'ai d'autres flirt à ma portée que celui des étoiles, et encore d'étoiles que je ne connais pas ! Toutes ces belles du sud sont des étrangères pour mes yeux. C'est à peine si j'aperçois, tout à l'horizon, le petit bout de queue de la Grande-Ourse.

J'ai passé là-haut une de ces heures qui éclairent et embellissent la mémoire du voyageur, après le retour.

Lundi, 8 septembre

Malheurs petits et grands depuis trois jours. Nous sommes sortis du détroit de Malaisie et, depuis que Sumatra ne nous protège plus, le mousson du sud-ouest éprouve les cœurs faibles. Avec cela, des nuits chaudes qui m'ont fait désertier la couchette de ma cabine pour ma chaise longue de bambou sur le pont. Ce n'est pas que j'y dorme à poings fermés. Seulement, dès quatre heures du matin, les matelots s'emparent de ma chambre à coucher pour le lavage quotidien.

Quoi encore ? le cuisinier est malade, et tout ce que je peux dire de son suppléant, c'est qu'il me fait envier le sort de la multitude que le mal de mer condamne à la diète.

Enfin, comme je passais dans la batterie, hier dans l'après-midi, j'ai frôlé une table couverte de jupons, de dentelles et de robes, autour de laquelle des officiers du bord finissaient un inventaire. J'ai vu plus d'une opération de ce genre, et j'ai compris tout de suite qu'une morte refroidissait derrière une de ces portes numérotées. La défunte est une pauvre jeune femme qu'on avait apporté à bord, déjà bien malade, quand nous avons quitté Saigon. Le dernier espoir était qu'elle put atteindre la France. Elle n'a pas pu.

Elle a expiré toute seule, sans un parent, sans un ami. De son bivarard entr'ouvert s'échappaient des feuilles couvertes de poésie... et déjà les grands ciseaux du voilier taillaient, à même la toile rude, la robe aux plis austères pour le grand voyage au fond de l'Océan.

Cette nuit, je suis allé voir partir la pauvre abandonnée. Aucun autre passager n'était présent. Les voyageurs d'un paquebot n'aiment point que l'on meure à bord, et font froide mine à ceux de leurs compagnons qui commettent ce *lapsus* de mauvais goût. On n'a pas souillé mot de l'événement, sauf qu'un homme pratique a dit hier soir :

— Voilà tout de même qui simplifie joliment certains détails douloureux pour la famille.

Le fait est qu'il est impossible de voir un enterrement plus simple — et moins cher.

Nous étions là sept ou huit, le commandant, quelques officiers, le médecin, les deux femmes de chambre, des matelots pour "envoyer" le corps. Un prêtre, qui se trouvait là par hasard, a donné l'absoute à la défunte, étendue à nos pieds sur un matelas, et qui semblait très grande, à cause des guenues de fonte cousues à ses pieds dans l'étroit fourreau de toile grise. Toute la pompe ordinaire des funérailles chrétiennes faisait défaut à la cérémonie, qu'une lampe électrique éclairait seule. Tout manquait : les cierges bénits, l'eau sainte, la fumée de l'encens, les

vêtements sacerdotaux, la grande voix de l'orgue. On sentait l'impression doutense de qu'une chose d'incomplet, de furtif et de hâté.

Soudain, les deux battants de fer de la coupée, criant sur leurs gonds, laissèrent paraître un carré noir par où montait le concert grandiose de l'Océan furieux. L'œil s'habituant aux ténèbres, distinguait les vagues inquiètes gonflées de clameurs, dressant leurs têtes jusqu'à l'ouverture béante, comme la foule d'une émeute avide de sa proie, lasse d'attendre. La scène, aussitôt prit une majesté inattendue. Par ce trou sombre de quelques pieds, l'infini de l'Océan et l'infini de l'éternité semblait se rejoindre, pour faire à cette pauvre morte un cortège plus immense que d'un million d'hommes suivant un cercueil. Les matelots se sont avancés... En quelques secondes, l'épave humaine avait disparu, sans faire plus de bruit, au milieu du tumulte des flots, que la feuille détachée de la branche qui tombe dans l'eau courante.

Que Dieu reçoive cette âme, et nous fasse la grâce de mourir dans les bras de ceux que nous aimons !

LÉON DE TINSEAU.

VOILA LA RAISON

La cause du succès du BAUME RHUMAL est connue de tous ceux qui en ont fait usage : il guérit promptement et radicalement. 9

LE REMPLACANT

Il avait dix ans à peine quand on l'arrêta, une première fois, pour vagabondage.

Il dit aux juges ceci :

— Je m'appelle Jean-François Leture, et voilà six mois que je suis auprès de l'homme qui chante, entre deux lanternes, sur la place de la Bastille, en froitant une corde à boyau. Je dis le refrain en même temps que lui, et ensuite c'est moi qui crie : "Demandez le recueil de chansons nouvelles, dix centimes, deux sous !" Il était toujours en ribote et me battait ; voilà

pourquoi les agents m'ont trouvé, l'autre nuit, dans les démolitions. Avant, j'étais avec celui qui vend du poil à gratter. Ma mère était blanchisseuse, elle se nommait Adèle. Autrefois un monsieur l'avait établie dans un rez-de-chaussée, à Montmartre. C'était une bonne ouvrière et qui m'aimait bien. Elle gagnait de l'argent parce qu'elle avait la clientèle des garçons de café, et que ces gens-là ont beaucoup besoin de linge. Le dimanche, elle me couchait de bonne heure pour aller au bal ; mais, en semaine, elle m'envoyait chez les Frères, où j'ai appris à lire. Enfin, voilà. Le sergent de ville qui battait son quart dans notre rue s'arrêtait toujours pour un parler. Un bel homme avec la médaille de Crimée. Ils se sont mariés, et tout a marché de travers. Il m'avait pris en grippe et excitait maman contre moi. Tout le monde me flanquait des calottes, et c'est alors que, pour fuir la maison, j'ai passé des journées entières sur la place Clichy, où j'ai connu les saltimbanques. Mon beau-père perdit sa place, maman ses pratiques ; elle alla au lavoir pour nourrir son homme, C'est là qu'elle est devenue poitrinaire, rapport à la buée. Elle est morte à Lariboisière. C'était une bonne femme. Depuis ce temps-là, j'ai vécu avec le marchand de poil à gratter et le râcleur de corde à boyau. — Est-ce qu'on va me mettre en prison ?

Il parla ainsi, carrément, cyniquement, comme un homme. C'était un petit galopin dégueuillé haut comme une boîte, le front caché sous une étrange tignasse jaune.

Personne ne le réclamant, on le mit aux Jeunes Détenus.

Peu intelligent, paresseux, surtout maladroit de ses mains, il ne put rien apprendre là qu'un mauvais métier : rempilleur de chaises. Pourtant il était obéissant, d'un naturel pensif et taciturne, et ne semblait pas trop profondément corrompu dans cette école du vice. Mais lorsque arrivé à sa dix-septième année, il fut relancé sur le pavé parisien, il y retrouva pour son malheur ses camarades de prison, tous affreux drôles exerçant les professions de la boue. C'étaient des éleveurs de dogues pour la chasse aux rats dans

les égoûts ; des cireurs de souliers, les nuits de bal, dans le passage de l'Opéra ; des lutteurs amateurs se laissant volontairement *tomber* par les hercules de la foire ; des pêcheurs à la ligne en plein soleil, sur les trains de bois. Il fit un peu de tout cela, et, quelques mois après sa sortie de la maison de correction, il fut de nouveau arrêté pour un petit vol : une paire de vieux souliers enlevée à un étalage. Résultat : un an de prison à Sainte-Pélagie, où il servit de brossier aux détenus politiques.

Il vécut, heureux, dans ce groupe de prisonniers, tous très jeunes et négligemment vêtus, qui parlaient à haute voix et portaient la tête d'une façon si solennelle. Ils se réunissaient dans la cellule du plus âgé d'entre eux, garçon d'une trentaine d'année, incarcéré depuis longtemps déjà et comme installé à Sainte Pélagie : une grande cellule tapissée de caricatures coloriées, et par la fenêtre de laquelle on apercevait tout Paris, ses toits, ses clochers et ses dômes, et là-bas, la ligne lointaine des coteaux, bleue et vague sur le ciel. Il y avait aux murailles quelques planches chargées de volumes et tout un vieil attirail de salles d'armes ; mssques crevés, fleurets rouillés, plastrons et gants perdant leur étoupe. C'est là que les *politiques* dinaient ensemble, ajoutant à l'immuable "soupe et le bœuf" des fruits, du fromage et des litres de vin que Jean François allait acheter à la cantine : repas tumultueux, interrompus de violentes disputes, où l'on chantait en chœur, au désert, le *Ça ira* et la *Carmagnole* ! On prenait cependant un air de dignité, les jours où l'on faisait place à un nouveau venu, traité d'abord gravement de citoyen, mais dès le lendemain tutoyé et appelé par son petit nom. Il se disait là des grands mots : Corporation, Solidarité, et des phrases tout à fait intelligibles pour Jean-François, telles que celle-ci, par exemple, qu'il entendit une fois proférer par un affreux petit bossu qui noircissait du papier toutes les nuits :

— C'est dit. Le cabinet est ainsi composé : Raymond à l'Instruction Publique, Martial à l'Intérieur et moi aux Affaires étrangères.

Son temps fait, il erra de nouveau à travers Paris, surveillé de loin par la police, à la façon

de ces haunetons que les enfants cruels font voler au bout d'un fil. Il devenait un de ces êtres fuyants et craintifs que la loi, avec une certaine coquetterie arrête et relâche tour à tour, un peu comme ces pêcheurs platonique qui, pour ne pas dépeupler leur vivier, rejettent bien vite à l'eau le poisson sortant à peine du filet, Sans se douter qu'on fit tant d'honneur à son chétif individu, il avait un dossier spécial dans les mystérieux cartons de la rue de Jérusalem, ses noms et prénoms étaient écrits en belle bâtarde sur le papier gris de la couverture, et les notes et rapports, soigneusement classés, lui donnaient ces appellations graduées ; le nommé Leture, l'inculpé Leture, et enfin le condamné Léture.

Il resta deux ans hors de prison, dînant à la Californie, couchant dans les garnis à la nuit, et quelquefois dans les fours à chaux, et prenant part, avec ses semblables, à d'interminables parties de bouchons sur les boulevards, près des barrières. Il portait la casquette grasse en arrière, les pantoufles de tapisserie et la courte blouse blanche. Quand il avait cinq sous, il se faisait friser. Il dausait chez Constant, à Montparnasse, achetait deux sous, pour le revendre quatre, à la porte de Bobino, le valet de cœur ou l'as de trèfle servant de contre marque, ouvrait à l'occasion une portière de voiture, entraînait des rosses au marché aux chevaux. Tous les malheurs ! il tira au sort et amena un bon numéro. Qui sait si l'atmosphère d'honneur qu'on respire au régiment, si la discipline militaire ne l'auraient pas sauvé ? Repais, dans un coup de filet, avec de jeunes rôdeurs qui dévalisaient les ivrognes endormis sur les trottoirs, il se défendit très énergiquement d'avoir pris part à leurs expéditions. C'était peut-être vrai. Mais ses antécédents tirent lieu de preuves, et il fut envoyé pour trois ans à Poissy. Là, il fabriqua de grossiers jouets d'enfants, se fit tatouer les pectoraux et apprit l'argot et le Code pénal. Nouvelle libération, nouveau plongeon dans le cloaque parisien, mais bien court, cette fois, car, au bout de six semaines tout au plus, il fut de nouveau compromis dans un vol nocturne, aggravé d'escalade et d'effraction, affaire ténébreuse où il avait joué un rôle obscur, moitié dupe et moitié receleur. En

somme, sa complicité parut évidente, et il fut condamné à cinq années de travaux forcés. Son chagrin, dans cette aventure, fut surtout d'être séparé d'un vieux chien qu'il avait ramassé sur un tas d'ordure et guérit de la gale. Cette bête l'avait aimé.

Toulon, le boulet au pied, le travail dans le port, les coups de bâton, les sabots sans paille, la soupe aux gourganes datant de Trafalgar, pas d'argent pour le tabac, et l'horrible sommeil du lit de camp grouillant de forçats, voilà ce qu'il connut pendant cinq étés torrides et cinq hivers souffletés par le mistral. Il sortit de là ahuri, fut envoyé en surveillance à Vernon, où il travailla quelque temps sur la rivière ; puis, vaga bond incorrigible, il rompit son ban et revint encore à Paris.

Il avait sa masse, cinquante-six francs, c'est-à-dire le temps de la réflexion. Pendant sa longue absence, ses anciens et horribles camarades s'étaient dispersés. Il était bien caché et couchait dans une soupenne, chez une vieille femme à qui il s'était donné comme un marin las de la mer, ayant perdu ses papiers dans un récent naufrage, et qui voulait essayer d'un autre état. Sa face hâlée, ses mains calleuses, et quelques termes de bord qu'il lâchait de temps à autre, rendaient ce roman assez vraisemblable.

Un jour qu'il s'était risqué à flâner par les rues, et que le hasard de la marche l'avait conduit jusque dans ce Montmartre où il était né, un souvenir inattendu l'arrêta devant la porte de l'école des Frères dans laquelle il avait appris à lire. Comme il faisait très chaud, cette porte était ouverte, et, d'un seul regard, le farouche passant put reconnaître la paisible salle d'étude, Rien n'était changé : ni la lumière crue tombant par le grand châssis, ni le crucifix au-dessus de la chaire, ni les gradins réguliers avec les planchettes garnies d'encrriers de plomb, ni le tableau des poids et mesures, ni la carte géographique sur laquelle étaient même encore piquées les épingles indiquant les opérations d'une ancienne guerre. Distrait et sans réflexion, Jean François lut sur la planche noircie, cette parole de l'Evangile, qu'une main savante y avait tracée comme exemple d'écriture :

A suivre.

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSCHIEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago

PERTE DE LA VOIX
 Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer
 Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago

Scientific American
 Agency for

PATENTS

CAVEATS,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 Broadway, New York.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly Illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 Publishers, 361 Broadway, New York City.

Wanted—An Idea Who can think of one simple and useful invention? They may bring in wealth. Send your ideas to JOHN WILSON & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$100,000 prize offer and list of two hundred inventions wanted.